

mihail sebastian

Dernière
heure

comédie en 3 actes

MIHAIL SEBASTIAN

DERNIERE HEURE

Traduit du roumain
BUCAREST, 1954

MIHAIL SEBASTIAN

DERNIERE HEURE

COMEDIE EN TROIS ACTES

EDITIONS « LE LIVRE »
BUCAREST

Mihail Sebastian naquit en 1907 à Brăila, où il suivit les cours de l'enseignement élémentaire et secondaire. Ses débuts d'écrivain datent du temps où il était encore au lycée. Il a publié des comptes rendus et des critiques, des chroniques littéraires et dramatiques, des essais, des études ainsi que plusieurs volumes de nouvelles et de romans.

Dès 1938, Sebastian s'affirme comme un dramaturge de talent, ayant l'art du dialogue et possédant parfaitement la technique théâtrale. Sa première pièce *En jouant aux vacances* fut immédiatement inscrite au répertoire de notre première scène nationale. Elle fut suivie des pièces *L'étoile sans nom*, *Le déluge*, *l'Ile*, et, vers 1943—1944, de la comédie *Dernière heure*, qui ne put être représentée qu'après la libération du pays.

De 1940 à 1944, Sebastian se vit obligé de renoncer à publier ses œuvres et se contenta d'enseigner la langue roumaine et de tenir un cours de littérature comparée à la faculté, en tant que chargé de cours.

Après le 23 Août 1944, il reprit son activité publique, mais pour peu de temps, malheureusement, car il mourut deux ans après, en plein effort créateur.

Dernière heure, la dernière pièce de Sebastian, donne toute la mesure de son talent si complexe: verve satirique,

humour, lyrisme, art scénique, rien ne lui fait défaut. Ses personnages représentent des types caractéristiques d'affairistes corrompus et cyniques, tels qu'en a connus la Roumanie, entre les deux guerres mondiales. Le grand industriel vorace et dénué de scrupules, le directeur d'une feuille de chou, le ministre servile (véritable marionnette aux mains du financier tout-puissant), habitués qu'ils sont à avoir affaire aux maîtres-chanteurs et aux escrocs, sont déroutés par la naïveté et la parfaite sincérité de l'homme de science auquel ils attribuent beaucoup plus de ruse qu'ils n'en possèdent eux-mêmes. D'où la série de situations tout aussi comiques qu'imprévues qui se succèdent dans la pièce, à un rythme vif et soutenu.

Durant la saison théâtrale 1953—1954, la comédie a tenu en permanence l'affiche de nos théâtres tant à Bucarest qu'en province, remportant un succès bien mérité.

PERSONNAGES

ALEXANDRE ANDRONIC, maître de conférences

GRIGORE BUCȘAN, gros industriel

I. D. BORCEA, directeur du journal *L'Eveil*

ȘTEFĂNESCO, secrétaire de rédaction

POMPILIAN, reporter

Voïco, rédacteur

BRĂNESCO, ministre de l'Instruction publique

AGOPIAN, propriétaire de l'imprimerie

HUBERT, prote de l'imprimerie

NIȚĂ, garçon de bureau à la rédaction de *L'Eveil*

Un garçon de café

MAGDA MINU, étudiante

GABY, actrice

ANA, bonne d'Andronic

M^{lle} WERNER, secrétaire de Bucșan

ACTE I

La rédaction du journal L'Eveil. A droite, au second plan, une porte d'entrée. Au fond, une autre porte avec une plaque rectangulaire, sur laquelle on lit le mot « Direction ». A gauche, au second plan, une porte qui mène vers les autres bureaux de la rédaction. A gauche, au premier plan, un box occupe presque le tiers de la scène. On y entre par une petite porte, sur laquelle on peut lire « Le secrétaire de rédaction ». A l'intérieur du box, une table et deux chaises. Sur la table, un téléphone, des paquets de journaux, des coupures, des manuscrits, des clichés, des crayons, des ciseaux, etc. A gauche, des fenêtres donnant sur la rue. Le reste de la scène, en dehors du box, est occupé par deux tables de travail. A droite, au premier plan, sur des rayons, sont rangés d'immenses volumes: les collections de divers journaux. Aux murs, de grandes affiches imprimées, un peu jaunies par le temps: « Lisez L'Eveil, quotidien de combat civique, 8 pages, 3 lei ».

SCENE I

VOÏCO, NIȚĂ

Un matin d'été. Par les fenêtres grandes ouvertes, le soleil inonde la pièce. A la table de droite, Voïco dort ou somnole, la tête appuyée sur son bras droit et le chapeau sur les yeux. Un moment de silence. On n'entend que les rumeurs de la rue. Puis, tout à coup, les cris des marchands de journaux éclatent: «Demandez L'Eveil, L'Eveil, édition spéciale, spé-ci-ale... Déclarations sensationnelles! Dernières nouvelles! Demandez L'Eveil!» Les cris s'éloignent. On entend encore, de temps en temps, dans le lointain... «L'Eveil»... Voïco n'a pas bougé, pendant ce temps. Niță, le garçon de bureau, entre avec un paquet de journaux. On en voit distinctement le titre: L'Eveil. Il fait le tour des bureaux et pose un exemplaire sur chacun.

NIȚĂ: Le v'là, notre journal.

Voïco (*grommelant sans lever la tête*): Il a paru?

NIȚĂ: On vient de l'apporter de l'imprimerie; il est encore tout chaud. (*Il frotte le journal, puis regarde ses doigts tout noircis d'encre*) Tenez, j'ai de l'encre plein les doigts. (*Il porte le journal à son nez et renifle*) Ah! qu'est-ce que ça peut sentir! ça empeste!

Voïco: Ça sent le cadavre.

NIȚĂ: Non, sans blague, monsieur Voïco, not' journal, il a une de ces odeurs!...

Voïco: Tous les journaux ont une odeur (*après un temps, qui tient à son engourdissement plutôt qu'à des intentions ironiques*) . . . une odeur d'encre, quoi!

NIȚĂ: Allons donc! Celle-là, je la connais bien! J'suis pas d'hier dans la presse. Ça, voyez-vous, c'est une autre odeur. (*Portant encore une fois le journal à son nez et s'efforçant d'en préciser l'odeur*) On dirait du pétrole, ou peut-être bien du goudron, du soufre . . . du bitume fondu. Vous pouvez me croire, monsieur Voïco, je suis vieux dans le métier. J'ai travaillé à *L'Epoque*, chez M. Nico Filipesco, avant la grande guerre. Et puis au *Soir* de M. Bogdan-Pitești, et puis à *L'Eclair* de M. Stratibun. Mais un journal qui pue comme celui-là, j'en ai encore jamais rencontré. Ma pauvre femme, elle ne s'y trompe jamais: « Dis donc, t'as encore apporté cette saloperie chez nous? Allons, sors-moi ça! » Elle peut pas fermer l'œil de la nuit, monsieur Voïco, elle peut pas dormir tant qu'il y a *L'Eveil* dans la maison. (*On entend sonner le téléphone dans le box du secrétaire de rédaction. Niță y va sans se hâter et, d'un geste lent, décroche le récepteur*) Allô? Monsieur Agopian? N'est pas là. Il est à l'administration. Ici, c'est la rédaction.

Comment? Allô? (*On a dû sans doute raccrocher à l'autre bout du fil. Nițã hausse les épaules et remet le récepteur en place*)

Voïco (*qui, entre temps, s'est réveillé, la tête toujours appuyée sur son bras et le chapeau sur la nuque, pensif*) : Nițã!

NIȚĂ (*revenant du box*) : Vous désirez?

Voïco : Tu ne t'es jamais demandé de quoi il peut bien vivre?

NIȚĂ : Qui ça?

Voïco : Le journal.

NIȚĂ : Quel journal?

Voïco : Le nôtre, voyons!

NIȚĂ : L'Eveil?

Voïco : Oui.

NIȚĂ (*se grattant la tête*) : Est-ce qu'on sait? (*Après un temps, d'un geste sceptique*) Et puis, au fond, est-ce qu'il vit?

Voïco : Plus ou moins. De toute façon, il tient debout : il paraît chaque jour. (*D'un ton de surprise, comme s'il venait de s'apercevoir de la chose*) Oui, mon vieux, il paraît! Le voilà! Il est là! Là, sur la table! (*Venant de la rue, on entend au loin le cri d'un marchand de journaux : «Demandez L'Eveil!»*) Il court les rues. Il existe. On se demande comment. Par quel

miracle? Qui le publie? Qui le lit? Qui l'achète?

NIȚĂ: Pour ce qui est de le publier, c'est nous. Pour ce qui est de le lire, (*il cherche un moment*) ben, c'est encore nous. Mais pour ce qui est de l'acheter, vrai, je ne crois pas que quelqu'un l'achète!

VOÏCO: Mon vieux Niță, depuis trois mois, je n'ai pas touché une quinzaine.

NIȚĂ: Moi, ça n'en fait que deux.

VOÏCO: Félicitations!

NIȚĂ: Et vous pensez qu'aujourd'hui?...

VOÏCO: Oui, Niță. Chaque jour, je pense que c'est pour ce jour-là. Et puis, le soir venu, je vais au café et j'emprunte un billet de vingt ou de cent.

NIȚĂ: Comme ça, ça ne peut plus marcher!

VOÏCO: Mais si, Niță, ça marche. Tu vois bien que ça marche. Toute cette baraque ne repose sur rien: le loyer n'est pas payé, l'imprimerie n'est pas payée, le papier n'est pas payé. Quant à nous, n'en parlons plus... Et pourtant, ça marche toujours. Chaque soir je me dis: ça y est, c'est fini, demain, il ne paraîtra plus! (*Il prend le journal et le montre à Niță*) Et pourtant, il paraît!

SCENE II

VOÏCO, NIȚĂ, UN GARÇON DE CAFE

LE GARÇON: Bonjour! (*Il regarde vers le box*)
Il n'est pas là, m'sieu Ștefănescu?

NIȚĂ: Non, il n'est pas encore venu. Tu peux
tout de même lui laisser son café. Il doit ar-
river d'un moment à l'autre.

LE GARÇON: Faudrait pas qu'il refroidisse.

Voïco: Apporte-le-moi.

LE GARÇON: Vous dites?

Voïco: Donne-moi ce café, et tu en apporteras un
autre pour monsieur Ștefănescu.

LE GARÇON: Je vous demande pardon, monsieur,
mais c'est plus possible.

Voïco: Pourquoi?

LE GARÇON: Ben, voyez un peu le compte que ça
fait. (*Il tire un calepin de sa poche et le feuil-
lette pour trouver « le compte » de Voïco*)... 27
filtres, 9 glorias, 14 portions doubles de confiture
de rose, une crème au caramel, même que vous
disiez qu'elle était trop dure et que vous me la
flanqueriez à la tête, si jamais j'en rapportais,
22 tasses de thé, et un paquet de « Royales ».
Vraiment, j'peux pas faire plus. J'peux plus
vous faire crédit.

Voïco : Et c'est aujourd'hui que tu me dis ça, petit malheureux ! Juste aujourd'hui, quand on va nous payer le salaire !

LE GARÇON : Ça va, ça va !... On connaît le truc, ça ne prend plus ! Le jour qu'on vous payera la quinzaine, ici, vous pourrez pavoiser !

SCENE III

Les mêmes, ANDRONIC

ANDRONIC (*il entre, le chapeau à la main, timide, regardant de tous côtés avec curiosité ; il semble chercher son chemin, d'un air légèrement confus*) : Je vous demande bien pardon, mais, je voudrais, s'il vous plaît... je voudrais savoir... si je ne vous dérange pas... je voudrais savoir...

NIȚĂ : Vous désirez ?

ANDRONIC : S'il vous plaît, la rédaction du journal *L'Eveil* ?

NIȚĂ : C'est ici.

ANDRONIC : En ce cas... Je voudrais, comment vous dire... Je voudrais...

Voïco : Si c'est pour une annonce, deuxième porte à droite, à l'administration.

ANDRONIC (*s'approchant de Voïco qu'il vient à*

peine d'apercevoir) : Permettez-moi de me présenter : Andronic, le professeur Andronic. Professeur d'histoire.

VOÏCO : Enchanté. (Sans entrain, il serre la main que lui tend le professeur. Puis, gêné en quelque sorte par l'extrême politesse de celui-ci, il ôte son chapeau et le pose sur la table)

ANDRONIC : Monsieur, voyez-vous, j'ai écrit un article . . .

VOÏCO : Et vous voulez le publier ?

ANDRONIC : Non, non, au contraire . . . Je préfère . . .
J'aurais préféré ne pas le publier.

VOÏCO : Ce n'est pas obligatoire, vous savez !

ANDRONIC : Sans doute, mais, maintenant, c'est trop tard.

VOÏCO : Pourquoi ?

ANDRONIC : Parce qu'il a déjà paru.

VOÏCO : Où ça ?

ANDRONIC : Ici.

VOÏCO : Chez nous ?

ANDRONIC : Oui, dans *L'Éveil*.

VOÏCO : Il y a longtemps ?

ANDRONIC : Non, ce matin. Oui, oui, ce matin même. En feuilleton. (Il tire le journal de sa poche, le déplie et indique l'article du doigt)

VOÏCO (un peu surpris) : Ça alors, je ne l'avais